

Merveilles

Cette ère bénie est bien décidée à ne pas s'achever avant d'avoir épuisé l'étonnement des gens — tout comme elle était décidée à ne pas commencer avant d'avoir épuisé l'étonnement des gens. Car ce pays était sûr et tranquille, satisfait de ses méthodes de gouvernance, imbu de la dignité et de l'honneur qui siègent à un pays en plein essor, aux larges espoirs et aux grandes aspirations — un pays que les Britanniques avaient tenté de tromper sans y parvenir, et de prendre dans leurs filets sans y réussir. Puis le Premier ministre arriva et réduisit ce pays en plein essor, fort, plein d'espoir, sûr et fortuné, à la pire condition à laquelle les pays puissent être réduits — celle du recul et de la faiblesse, du chagrin et de la peur et de la misère.

Il se plaça, lui et un groupe de ses associés, dans la position d'infailibles qui seuls savent gouverner et donc ne se trompent jamais, qui seuls savent conduire les affaires et donc ne s'écartent jamais du droit chemin, qui connaissent les intérêts de l'Égypte mieux que l'Égypte ne les connaît elle-même, et qui souhaitent contraindre l'Égypte vers ce qu'ils considèrent comme le bien — la contraignant par la force — et la pousser vers ce qu'ils désirent pour elle le nez dans la poussière. Ils entreprirent d'imposer à l'Égypte leurs personnes et leurs politiques par la contrainte — par la force brutale à un moment, et par la ruse séductrice à un autre — jusqu'à ce que beaucoup de sang fût versé et que quelques consciences fussent vendues, et que l'Égypte commençât à regarder tout cela dans un hébètement stupéfait que rien ne pouvait épuiser, stupéfait que tout cela pût se produire au vingtième siècle, à portée d'ouïe et de regard d'une civilisation avancée. Tandis que la conscience humaine dormait ou détournait le regard — ne s'éveillant pas, ne tournant pas les yeux, ne faisant nul scrupule de fermer les yeux sur ce dont le Nil était le témoin : l'asservissement d'un peuple tout entier par une poignée d'hommes. Le Premier ministre estima avoir remporté un succès éclatant — un succès qui se termina par une maladie longue et grave, puis par une démission ou la résolution de démissionner. Et son ami le Haut-Commissaire estima lui aussi avoir remporté un succès éclatant — un succès qui se termina par son départ d'Égypte en hiver, par des mois passés dans l'incertitude, puis par son transfert au pays des Turcs.

Les deux amis s'estimèrent victorieux, mais ils échouèrent pitoyablement aux yeux des Égyptiens — qui remirent à Dieu le compte des fils vertueux qu'ils avaient perdus, des épreuves et des peines qu'ils avaient endurées, et des souffrances et des violences qu'ils avaient subies, tenant tout cela pour un prix modeste au service de la préservation de la dignité et de l'honneur, et au service de la conquête de la liberté et de l'indépendance.

Tel fut donc le commencement de cette ère bénie — remarquable sous tous ses aspects, singulière parmi les ères du vingtième siècle. Et voilà qu'elle veut maintenant se terminer de manière remarquable sous tous ses aspects, également singulière parmi les ères du vingtième siècle.

Un Premier ministre qui a été malade — incapable de travailler, absent et dans l'impossibilité de superviser les affaires — et qui, malgré tout cela, tient les rênes du gouvernement d'une main faible et tremblante, incapable ni de les tenir ni de les manier. Et malgré sa maladie, sa faiblesse et son incapacité, il nourrissait l'ambition d'achever sa politique par un traité qu'il imposerait à l'Égypte de force, comme il lui avait imposé d'autres choses. Lorsque cela fut rendu impossible

— parce que les Britanniques avaient désespéré de sa capacité à imposer un tel traité et à amener les Égyptiens à le respecter — il bouillonna et déborda, proclama son ressentiment et sa colère, laissa entrevoir sa démission, puis l'allusion devint déclaration explicite, et la déclaration explicite devint une mise en garde qui fit sortir le Premier ministre de ses gonds et rendit ses propos la merveille des merveilles en ces jours.

Un Premier ministre résidant dans un pays étranger, qui a proclamé mille fois et plus qu'il est farouchement jaloux de l'indépendance et de la dignité de l'Égypte — et qui pourtant ne se gêne pas pour exposer ses affaires privées dans les salons de Paris et de Versailles, en discutant avec des journalistes sans retenue, sans précaution et sans égard pour les convenances. Il annonce à un journaliste anglais qu'il n'a pas démissionné mais qu'il verra Sa Majesté le Roi. Puis il annonce la même chose au bureau de Reuters dans l'une des gares de Paris, en présence d'un groupe d'Égyptiens et d'étrangers — parmi lesquels un représentant du ministre français des Affaires étrangères — comme s'il existait entre le Premier ministre et l'Égypte une crise aiguë de la nature la plus grave et la plus terrible, une crise dont les affaires ne concernent pas l'Égypte seule, ni même Sa Majesté le Roi et son Cabinet seuls, mais le monde entier — et qui doit donc être transmise aux bureaux de Reuters pour être diffusée aux confins de la terre : que Sidqi Pacha n'a pas démissionné, mais qu'il verra Sa Majesté le Roi. Ce qui signifie que lorsqu'il verra Sa Majesté le Roi, soit il obtiendra ce qu'il désire, soit il démissionnera. Permettez-moi — ces propos auraient mieux été tenus à Alexandrie ou au Caire, non à Versailles ni à Paris. Ces propos auraient mieux été adressés à la presse égyptienne, non aux journaux anglais ni aux bureaux de Reuters. Ces propos, pour les décrire dans les termes les plus modérés, outrepassent les limites de la bienséance, violent toutes les conventions, et ne devraient pas émaner d'un Premier ministre. Tout ce qu'a fait le Premier ministre ces derniers jours outrepassa les limites de la bienséance, viole toutes les conventions, et ne devrait pas émaner d'un Premier ministre. Un Premier ministre ne devrait pas annoncer l'ouverture d'une crise ministérielle dans un pays étranger, et un Premier ministre ne devrait pas donner à sa crise cette forme que ses amis et partisans jugent grave et importante, mais qui est en réalité risible et dérisoire.

Car l'Europe, et le monde au-delà de l'Europe, a des crises et des problèmes d'une importance et d'une gravité bien supérieures à la crise de Sidqi Pacha et au problème de Sidqi Pacha. Que Sidqi Pacha se retire du pouvoir ou conserve le pouvoir n'est pas parmi les questions dont dépend le sort de la paix aux confins de la terre. Il ne sied pas non plus à un Premier ministre — si puissant soit-il — de parler aux étrangers de sa crise ministérielle sur ce ton qui suggère la force et la violence, la capacité à défier et à mettre dans l'embarras. Que dire alors lorsqu'il est faible, abandonné par les circonstances et déserté par ses protecteurs ?

Je vous ai dit que cette ère bénie veut se terminer de manière remarquable et contraire à toutes les normes, tout comme elle a commencé de manière remarquable et contraire à toutes les normes. Mais ce qui causa le début remarquable et anomal de cette ère bénie fut l'excès de confiance en soi du Premier ministre et son assurance dans ceux qui lui fournissaient alors force et soutien. Et ce qui cause la fin remarquable et contraire à toutes les normes de cette ère, c'est l'immersion de Sidqi Pacha dans le désespoir et sa perte de tout sang-froid face à cet échec honteux qu'il n'avait ni prévu ni pris en compte. Si le désespoir et l'échec n'avaient pas fait sortir le Premier ministre de ses gonds, il ne se serait pas laissé entraîner dans ces variétés de contradictions dans lesquelles il s'est embourbé ces derniers jours. Car le mardi il annonçait aux

bureaux d'Al-Ahram qu'il avait les assurances les plus fiables que le changement de Haut-Commissaire ne changerait pas la politique britannique en Égypte — et le vendredi il s'entretenait avec les bureaux de Reuters et les bureaux d'Al-Ahram pour leur annoncer à tous deux que tout ce qu'il souhaitait, c'était que le nouveau Haut-Commissaire ne s'écartât pas de la politique de l'ancien Haut-Commissaire. Dieu soit loué. Et ces assurances les plus fiables — qu'en a fait Dieu ? Elles avaient été convaincantes le mardi ; elles se dissipèrent le mercredi et le jeudi. Et le vendredi matin comme le soir, le Pacha passait son temps à souhaiter que le nouveau Haut-Commissaire préservât la politique de l'ancien Haut-Commissaire. Selon toute vraisemblance, le Premier ministre arrivera à Alexandrie le mardi pour constater qu'il ne peut plus même formuler des vœux — qu'il n'a d'autre choix que de se résigner au désespoir, et de recevoir les assurances les plus fiables que le changement de Haut-Commissaire changera bel et bien la politique britannique en Égypte, et modifiera substantiellement la relation entre la résidence du Haut-Commissaire et les affaires égyptiennes — non pas parce que les Britanniques le souhaitent ou s'y opposent, mais parce que la politique mise en place par Sidqi Pacha et Sir Percy Loraine a abouti à un tel échec et à un tel effondrement qu'il n'y a d'autre issue que de l'abandonner et de reprendre la circulation dans ce cercle que les Britanniques ont tracé pour eux-mêmes, dans l'espoir d'y trouver une issue.

Ce qui est piquant dans l'affaire du Premier ministre, c'est qu'il a oublié — peut-être la maladie le lui a-t-elle fait oublier, ou peut-être le désespoir le lui a-t-il fait oublier — que mendier des faveurs des Britanniques est une chose qui ne sied pas à l'homme de la célèbre et magnifique réplique historique à M. MacDonald. Car les Britanniques sont un peuple auprès duquel Sidqi Pacha ne formule pas de vœux — il leur donne des ordres. Sidqi Pacha ne devrait pas souhaiter aux Britanniques qu'ils conservent pour leur nouveau Haut-Commissaire la politique de leur ancien Haut-Commissaire — il devrait le leur ordonner avec toute la force du commandement. Soit ils obéissent, auquel cas il y a la paix ; soit ils désobéissent, auquel cas il y aura une célèbre et magnifique réplique historique — une réplique telle que cette célèbre et magnifique réplique historique que Sidqi Pacha lança il y a trois ans au visage des Britanniques et qu'ils reçurent dans la soumission et l'humilité.

Toute chose change. Le Premier ministre était peut-être fort il y a trois ans — défiant les Britanniques et les maintenant dans les limites qu'il leur prescrivait — pour devenir faible trois ans plus tard, formulant des vœux aux Britanniques dans une gare de Paris — avec le monde entier comme témoin de ces vœux — qu'ils ne changent pas leur politique en Égypte en changeant leur Haut-Commissaire. Puis croyez-moi, et croyez le Premier ministre, lorsqu'il vous dit que le Cabinet actuel n'a jamais été plus fort qu'il ne l'est maintenant, et que nous avons les assurances les plus fiables que la politique britannique ne changera pas avec le changement de Haut-Commissaire.

Vous serez sans aucun doute incapable de concilier ces contradictions — mais n'oubliez pas que cette ère bénie veut se terminer de manière remarquable et extraordinaire, tout comme elle a commencé de manière remarquable et extraordinaire.

Kawkab al-Sharq, 3 septembre 1933.